**WOLLASCH, Joachim, *Cluny - »Licht der Welt«.
Aufstieg und Niedergang der klösterlichen Gemeinschaft***

Didier Méhu

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ifha/1469>

DOI : 10.4000/ifha.1469

ISSN : 2198-8943

Éditeur

IFRA - Institut franco-allemand (sciences historiques et sociales)

Référence électronique

Didier Méhu, « WOLLASCH, Joachim, *Cluny - »Licht der Welt«.* *Aufstieg und Niedergang der klösterlichen Gemeinschaft* », *Revue de l'IFHA* [En ligne], Date de recension, mis en ligne le 01 janvier 1998, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ifha/1469> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ifha.1469>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

©IFHA

WOLLASCH, Joachim, *Cluny - »Licht der Welt«. Aufstieg und Niedergang der klösterlichen Gemeinschaft*

Didier Méhu

Avec *Cluny - »Licht der Welt«*, J.W. offre un livre de synthèse destiné à un public plus large que celui des chercheurs auquel il a réservé depuis trente ans ses très nombreuses publications sur le monachisme bénédictin. Le titre de l'ouvrage est construit autour d'une maxime empruntée au pape Urbain II qui, en préambule d'un privilège accordé à l'abbé Hugues de Semur en janvier 1097, comparait la congrégation clunisienne à un second soleil et lui appliquait la parole du Christ aux apôtres dans l'évangile selon saint Matthieu: »Vous êtes la lumière du monde« (Vos estis lux mundi). J.W. entreprend de décrire la formation de la communauté monastique de Cluny, son ascension jusqu'au point culminant dont Urbain II se faisait le porte parole, puis le déclin irrémédiable de son éclat dès le XIIe s. L'étude s'étend »de la fondation au début du siècle obscur« [en 910] jusqu'au milieu du XIIe s., lorsque »la communauté [clunisienne] n'arrive plus à préserver sa cohésion interne« (p.10).

Après une brève introduction énonçant en quelques points ce qu'était Cluny (Was war das, Cluny? , p.11-15), l'ouvrage se divise en trois parties organisées selon un plan chronologique strict. La première s'intéresse aux débuts de Cluny, sous les abbés Bernon, Odon et Aymard (910-954): Cluny I - Die Anfänge (p.19-68). J.W. voit au cours de cette période la mise en place des piliers qui assureront au XIe s. la puissance et le rayonnement du monachisme clunisien. Il s'agit en premier lieu de la liberté clunisienne selon laquelle Cluny ne dépend que du pape et ne doit être soumis à aucune autre domination. Elle est présente dès le testament de Guillaume d'Aquitaine, fondateur du monastère. Le second est la libre élection de l'abbé par son prédécesseur avec le consentement du convent. Le testament de Bernon en 926 en constitue le premier témoignage. Le troisième est la conception selon laquelle la société chrétienne doit être régénérée par le monachisme. L'abbé Odon (927-942) la développe dans son œuvre littéraire (les Collationes et l'Occupatio) et dans la vie de saint Géraud d'Aurillac où, à travers l'exemple du »chevalier« auvergnat, Odon propose un modèle de sainteté

laïque fondé sur l'observance des vertus monastiques et le service armé au secours des moines. Le quatrième pilier est l'enracinement de Cluny dans son entourage que J.W. voit naître sous l'abbatiate d'Aymard (942-954) avec la multiplication des donations pour la sépulture et des conversions à la vie conventuelle des membres de l'aristocratie locale. Ces fondements ne forment toutefois que les éléments d'un »Cluny inachevé« qui seront rassemblés au cours de la seconde période, entre 950 et 1050 environ.

Cette période occupe la seconde partie intitulée Cluny II - Der europäische Reformmittelpunkt (p.69-140). J.W. montre comment en deux temps, d'abord sous Maïeul (954-994) puis sous Odilon (994-1049), la »communauté de Cluny« (die Gemeinschaft von Cluny) naît et s'organise. Les nombreux voyages de Maïeul et ses liens avec les personnalités les plus éminentes de l'Europe occidentale favorisent l'implantation de monastères clunisiens en Provence, Italie, Bourgogne et Ile de France. S'appuyant sur les travaux de Dominique Iogna-Prat, J.W. note que le sentiment d'appartenance communautaire des moines clunisiens se renforce considérablement vers la fin du Xe s. sous l'effet conjugué de plusieurs facteurs tels que l'arrivée à Cluny de reliques romaines, la mise par écrit des coutumes liturgiques et la sanctification de Maïeul, premier saint abbé de la communauté en gestation (p.96-100). Les mutations politiques des environs de l'an mil renforcent le rôle social des clunisiens et contribuent par là même à structurer leur communauté. J.W. en dégage les principes fondamentaux: le développement de la paix de Dieu, d'initiative largement clunisienne, pour faire face à la carence de la paix des princes; la multiplication des possibilités de salut pour l'aristocratie laïque (donations pour la sépulture, conversion in extremis, fondation de monastères); l'accueil et la nourriture des pauvres, corollaire de la commémoration des défunts dont les noms sont soigneusement conservés dans les nécrologes. Sous Odilon, Cluny représente la norme de la vie monastique, en témoignent l'utilisation très large de ses coutumes et l'extension de la fête de tous les défunts, instaurée par Odilon vers 1030 et rapidement célébrée hors de la sphère clunisienne.

La troisième partie de l'ouvrage, consacrée à l'apogée du monachisme clunisien sous l'abbatiate d'Hugues de Semur et à son déclin rapide à partir de l'abbatiate de Pons de Melgueil, est de loin la plus développée: Cluny III - Zenit und Verblässen (p.141-332). Dans un premier chapitre, J.W. identifie les caractéristiques de »l'Église clunisienne« (Kirche von Cluny (Cluniacensis ecclesia), p.141-197). Reprenant ses propres travaux et ceux plus récents de Dietrich Poeck, il caractérise le passage de la »communauté de Cluny« à »l'Église clunisienne« par la mise en place d'une armature institutionnelle à l'ensemble des monastères affiliés à Cluny. Avec Marcigny/Loire, une branche féminine est créée et accueille des personnalités éminentes de l'aristocratie laïque. De nouvelles coutumes sont rédigées alors même que l'on rassemble les traces du passé et modifie le récit des origines du monastère par la constitution des cartulaires et des dossiers historiographiques à la gloire de Cluny. La construction de la troisième église abbatiale matérialise dans la pierre et dans l'espace la position de Cluny comme chef de cette Église monastique. Dans le même temps, les monastères clunisiens demeurent des centres d'attraction. Aux anciens modes d'association à la vie clunisienne s'ajoutent désormais les demandes d'entrée dans les fraternités de prières. Parallèlement, Cluny rayonne sur le monde extérieur en fournissant nombre d'évêques, cardinaux ou légats pontificaux. L'abbé de Cluny, parrain de l'empereur Henri IV, est le médiateur entre celui-ci et Grégoire VII au pire moment de leur querelle et, en 1088, le grand prieur de Cluny devient pape sous le nom d'Urbain II.

Au »zénith« de Cluny succède le schisme. Les vingt-cinq pages consacrées à l'abbatit de Pons de Melgueil (Schisma in Cluny, p.198-224) constituent en tous points le cœur de l'ouvrage. Tous les chapitres précédents y conduisent et tous les suivants en découlent. J.W. entend ici se démarquer de ses prédécesseurs sur deux points. D'une part, il s'intéresse moins à la chute de l'abbé Pons en 1126 qu'au schisme qui a divisé la communauté clunisienne; d'autre part, il en cherche les explications à Cluny même et non dans les événements marquants de l'Église au début du XIIe s. Exploitant une allusion de Pierre le Vénérable dans un chapitre du *De miraculis*, J.W. pense que dès les années 1114-1115 la communauté de Cluny a été progressivement divisée entre partisans et adversaires de l'abbé Pons. Il voit son principal opposant en la personne de Bernard Gros, grand prieur, issu de la famille des seigneurs d'Uxelles et de Brancion. La politique personnelle de Pons qui s'attachait des fidélités en plaçant ses amis dans certains doyennés ou prieurés et les amitiés nées des alliances familiales de Bernard Gros ont constitué les fondements des deux camps. En 1126, lors du retour de Pons à Cluny, trois ans après sa démission et son départ pour Jérusalem, les intrusions violentes dans le monastère par des bourgeois et chevaliers des environs comme l'accueil favorable des hommes en armes par une partie de la communauté monastique de Cluny s'expliquent par cette opposition, de même que l'excommunication de certains moines issus de prieurés ou de doyennés »pontiens« tels que Mazille, Laizé, Péronne ou Souvigny. Si ce schisme est responsable de la chute de Pons, il constitue bien davantage une rupture capitale dans l'histoire clunisienne: »premier tremblement de terre dans la cluniacensis ecclesia« (p.324). J.W. considère l'abbatit de Pierre le Vénérable comme une longue lutte pour panser les plaies ouvertes par le schisme dans la communauté. Il réexamine sous cet angle des textes très connus de l'histoire clunisienne tels que le serment des bourgeois de Cluny et des hommes des doyennés à Pierre le Vénérable en 1145, la réorganisation des revenus du domaine abbatial en 1147-1148 et les statuts réformateurs promulgués à la fin de son abbatit (p.230-252). Dans le même temps, les clunisiens subissent des critiques de plus en plus fréquentes à l'égard de leurs coutumes. J.W. consacrent plusieurs pages aux débats épistolaires et littéraires bien connus entre clunisiens et cisterciens au temps de Pierre le Vénérable et Bernard de Clairvaux et aux conflits ayant opposé certains monastères au sujet de la possession des dîmes, de l'accueil des moines étrangers ou de l'exemption (p.265-288). Dans la mesure où les sources le permettent, J.W. tente ensuite de saisir la politique personnelle de Pierre le Vénérable pour placer ses partisans aux postes clefs de l'ecclesia cluniacensis, et dans ce domaine comme dans les autres, l'abbé semble avoir rencontré des résistances non négligeables (p. 288-307). Enfin, J.W. clôt son chapitre sur Pierre le Vénérable par quelques pages montrant qu'il est par son attitude à l'égard d'Abélard et ses prises de positions contre les hérétiques et infidèles »le dernier des grands abbés de Cluny« (p.307-316), le dernier qui s'est montré digne de l'autorité qu'on attendait d'un abbé de Cluny à une époque où l'abbaye appartenait déjà au passé (die altgewordene Abtei unter Abt Petrus Venerabilis).

Cette longue troisième partie s'achève par un chapitre conclusif abordant brièvement les décennies postérieures à la mort de Pierre le Vénérable (Danach, p.317-331). Le titre évocateur suggère le contenu. J.W. retient de la seconde moitié du XIIe s. clunisien la nouvelle tentative de la famille des seigneurs de Brancion-Uxelles de s'emparer des affaires de l'abbaye par l'éphémère accession à l'abbatit de Robert le Gros en 1157, la délicate position de son successeur Hugues III lors du schisme pontifical de Victor IV, les démissions successives ou les morts prématurées des abbés de Cluny entre les

années 1160 et 1180 et enfin la progressive intrusion du roi de France dans les affaires clunisiennes »rendant réel ce qui était, du temps d'Odon comme d'Hugues de Semur, unimaginable: l'Église de Cluny considérée comme une partie de la monarchie française« (p.323-324). La métaphore qui court tout au long de l'ouvrage sert la conclusion: »Au XIIe s., la lumière de Cluny avait commencé à vaciller, après 1200 elle s'éteint« (p.330).

L'ouvrage clair et fort documenté de J.W. fournit une bonne synthèse sur le monachisme clunisien nourrie des très nombreuses recherches entreprises dans ce domaine depuis trente ans. L'excellente connaissance de l'auteur des coutumiers et des nécrologes lui permet de présenter la vie clunisienne avec un réalisme et une précision rarement égalés, comme en témoignent les descriptions de la fête de tous les défunts ou des distributions quotidiennes de nourriture aux pauvres prébendés (p.115-122). L'histoire de J.W. est mue par un souci de réalisme que l'on suit dans la volonté toujours présente de s'attarder sur les origines familiales des moines, sur leur carrière au sein de l'Église, sur leurs amitiés. En résultent de biographies succinctes fort utiles (Die Mönche des Petrus Venerabilis, p.288-307) et des visions originales de certains épisodes de l'histoire clunisienne (le rôle de Bernard Gros dans le schisme de Pons). Toutefois, les points forts de l'ouvrage sont d'une certaine manière la source de ses points faibles. J'organiserai mes remarques autour de trois thèmes: le plan de l'ouvrage; l'utilisation des sources et les notions de »communauté« et d'»Église« de Cluny.

J.W. fait habilement coïncider le titre de ses parties avec le nom attribué traditionnellement par les archéologues aux trois églises abbatiales construites successivement à Cluny (Cluny I, II, III). Plus qu'un simple artifice, cela révèle le souci de l'auteur de considérer l'architecture et l'organisation de l'espace monastique, aux différentes étapes de leur évolution, comme des aspects représentatifs de la communauté clunisienne et de sa place dans la société. Les pages consacrées à Cluny III sont en ce sens très réussies (p.167-174). Toutefois, les recherches archéologiques entreprises depuis les années quatre-vingts incitent à revoir entièrement les plans dressés par Conant reproduits ici sans note critique.

La construction de l'ouvrage fournit une vision linéaire de l'histoire clunisienne divisée en quatre phases: l'ascension et la formation de la communauté du Xe au milieu du XIe s.; l'apogée sous l'abbatiate d'Hugues de Semur; le schisme dramatique sous Pons; le déclin inexorable malgré les cicatrisations de Pierre le Vénérable. La spécificité de chaque époque est délaissée au profit d'une construction presque géométrique opposant, d'une part, les facteurs qui conduisent au zénith de Cluny, »lumière du monde«, d'autre part, ceux qui conduisent au déclin. Le Xe s. comme le XIIe s. de J.W. sont vus au miroir du XIe s. triomphant. Lors de la semaine de Spolète consacrée au »siècle de fer« (Il secolo di ferro, Spoleto, 1991), Giles Constable était longuement revenu sur la vision »cluniacocentriste« des débuts prometteurs de Cluny mais J.W. semble malheureusement ignorer cet article important. Si la lumière de Cluny s'éteint avec le XIIe s., Cluny demeure bien vivant jusqu'en 1790. J.W. expédie en moins de quinze lignes les six siècles postérieurs à 1200 en indiquant que dès cette date Cluny n'est qu'un ordre monastique parmi d'autres dont l'histoire est liée à celle de la monarchie française (p.331). C'est aller un peu vite en besogne. À Münster puis à Dresden, Gert Melville a dirigé pendant près de dix ans de nombreuses recherches, aujourd'hui presque toutes publiées, sur les transformations dans l'ordre de Cluny à partir de 1200. Elles ont montré l'adaptation originale de la congrégation monastique et l'œuvre organisatrice très importante d'abbés tels qu'Hugues V, Yves II et Bertrand du

Colombier. J.W. cite deux de ces travaux sans véritablement intégrer leurs résultats. Le choix d'arrêter son étude au milieu du XIIe s. n'est pas critiquable en soi mais on aurait souhaiter au moins un chapitre sur »Cluny après Cluny« montrant que la congrégation monastique ne se résume pas à l'histoire de ses »grands abbés« et ne meurt pas en 1156 avec Pierre le Vénérable.

J.W. connaît très bien les sources clunisiennes de sa période. Il s'appuie aussi bien sur les actes de la pratique que sur les documents normatifs ou narratifs, tous produits et conservés en abondance pour les deux premiers siècles clunisiens. Toutefois, on regrette un traitement indifférencié de l'ensemble de ces sources. Les textes hagiographiques et narratifs clunisiens ont dernièrement fait l'objet d'études attentives quant à leur genèse et à leur tradition manuscrite (P. Henriot, D. Iogna-Prat). Pour résumer, on peut dire que l'ensemble de ces textes, produits entre les années 1000 et 1150, s'intègrent dans le cadre d'une production historiographique soucieuse de dresser par le portrait idéal des abbés et le récit de l'histoire du monastère un plaidoyer pro domo, fondement mémorial de l'Église clunisienne en gestation. De même, les cartulaires formés sous Odilon et Hugues (cartulaires A, B et C), s'inscrivent dans ces chantiers de la mémoire dont le but est à la fois la conservation des traces attestant certaines prérogatives temporelles et la construction d'une identité communautaire fondée sur le souvenir des bienfaiteurs. Nous sommes ici au cœur du sujet de J.W.: la formation de la communauté de Cluny. Malheureusement les travaux de D. Iogna-Prat sont brièvement résumés (p.156-158), ceux de M. Hillebrandt, J.-P. Genet et P. Geary sur les cartulaires et la construction de la mémoire autour de l'an mil sont ignorés. On s'étonne d'une telle absence de la part d'un historien ayant travaillé pendant de si nombreuses années sur le problème de la memoria et de la constitution des communautés monastiques.

Cette notion de »communauté« (Gemeinschaft) et celle plus étendue d'»Église« (Kirche) de Cluny fait précisément l'objet des deuxième et troisième parties. Si le second terme est une traduction d'*ecclesia cluniacensis*, on ne sait pas très bien si »communauté« est une création conceptuelle de l'auteur où la traduction d'un terme utilisé au XIe s. Dans le chapitre sur les nécrologes, »Gemeinschaft« semble traduire *congregatio* mais cela n'est jamais précisé explicitement (p.128-133). Pour J.W., la communauté de Cluny est l'ensemble des moines ayant fait profession dans un monastère clunisien (p.132). Neithard Bulst a depuis longtemps fait remarquer que les *monachi nostre congregationis* des nécrologes clunisiens n'ont pas tous fait profession à Cluny et que, pour les clunisiens, *nostra congregatio* n'englobe pas les seuls profès. Ce flou n'est jamais vraiment dissipé. On attend en vain au fil des pages une réflexion sur les fondements de la communauté au Moyen Age. Tous les éléments sont énoncés: reliques, cimetières, commémorations des défunts, coutumes..., mais les réflexions sur la »naissance du sentiment communautaire« demeurent dans le flou conceptuel complet (p.99-100).

L'*ecclesia cluniacensis* désigne pour J.W. l'ensemble des monastères liés juridiquement à Cluny au terme d'un processus de structuration achevé sous l'abbatiat de saint Hugues (p.144-147). Cette conception nous semble étriquée. Un examen attentif des chartes du XIIe et du XIIIe s. montrent, contrairement à l'affirmation de J.W., que le concept d'*ecclesia cluniacensis* désigne non seulement la congrégation mais le monastère de Cluny lui-même et toutes ses possessions. Le concept est polysémique de même que l'Église au tournant des XIe et XIIe ss. ne peut se réduire à l'ensemble des ecclésiastiques. On regrette que J.W. ne s'attarde pas sur la signification du concept

d'ecclesia dans la société occidentale des XIe-XIIe ss. alors même que les clunisiens, et Pierre le Vénérable au premier chef, ont apporté leur pierre aux constructions ecclésiologiques de leur temps. Après G.-M. Cantarella et J.-P. Torell, D. Iogna-Prat a entièrement repris le dossier dans le cadre de sa thèse d'habilitation (Cluny et la société chrétienne face à l'hérésie, au judaïsme et à l'islam, à paraître chez Aubier en 1998). Son ouvrage constituera un complément indispensable à celui de J.W.

En publiant ce livre simultanément à la fin de sa carrière universitaire, J.W. présente le résultat d'une œuvre très personnelle consacrée pendant plus de trente ans à l'étude du monachisme médiéval et particulièrement à sa déclinaison clunisienne; une œuvre attentive aux personnes, aux liens de parenté et à la carrière des acteurs de l'histoire davantage qu'à l'imaginaire, aux courants idéologiques ou aux théories politiques. Tout en considérant les très grands mérites de cette synthèse, on prendra soin de la situer dans un cadre plus large. Le rayonnement et les vicissitudes de l'histoire de Cluny s'expliquent bien sûr par l'action de certaines personnalités fortes mais ils constituent des paramètres indissociables de l'ensemble de la société occidentale des Xe et XIIe ss. qui reste ici trop souvent dans l'ombre. Les liens étroits entre l'aristocratie laïque et ecclésiastique, les reliques, objets polarisateurs du sacré et du pouvoir, le rôle social des moines, intercesseurs pour le salut des laïcs, sont des éléments structurels de la société dite féodale particulièrement bien mis en valeur par l'histoire clunisienne mais qu'il importe de bien connaître avant de comprendre comment Cluny devint aux yeux du chef de l'Église romaine, la »lumière du monde«.

Didier MÉHU